

do se soutenir sur son cheval. Malgré la chaleur de la saison, il était enveloppé dans un grand manteau de drap, humide encore de la pluie qui était tombée pendant toute la matinée, et quand ce manteau s'entr'ouvrait par hasard on pouvait apercevoir le costume simple et convenable d'un bourgeois aisé et le ruban rouge de la Légion-d'Honneur. Cependant, quoique rien dans cet étranger ne pût faire supposer la misère, on éprouvait à le voir un sentiment de pitié. Évidemment c'était un homme malade, voyageant pour quelque affaire du plus haut intérêt. Ses traits, naturellement calmes et bienveillants, étaient altérés par une souffrance physique, peut-être bien antérieure à la circonstance présente, mais qui ne s'était jamais réveillée plus forte qu'en ce moment. Sa tête se penchait à droite et à gauche avec abattement, et parfois il laissait échapper la bride de son cheval, comme si ses mains n'avaient plus eu la force de la soutenir.

Le cheval qu'il montait était trop épuisé de fatigue pour abuser de la faiblesse de son conducteur. Soit que le vieillard, avec son lourd équipage et son énorme valise excédât la charge ordinaire, soit que la traite eût été longue depuis la matin, dans des chemins mal entretenus, toujours est-il que le pauvre animal était rendu ; il s'arrêtait de temps en temps, comme s'il se fut senti incapable d'aller plus loin, et c'était à grand-peine que le cavalier parvenait à lui faire continuer sa route. Enfin, arrivé à une centaine de pas de la Pommerie, il s'arrêta encore, et cette fois son maître ne chercha pas même à le pousser de l'épéron car il comprenait bien que ces haltes venaient d'une impuissance complète et non de la mauvaise volonté de sa monture. Il jeta autour de lui un regard inquiet et dit avec un profond abattement :

—Allons ! il faut se résigner ; je m'arrêterai quelques instants à la Pommerie, puisque je ne puis faire autrement. M'arrêter ! quand je suis si près du terme de mon voyage ! quand une minute de retard peut m'empêcher d'arriver à temps pour prévenir de grands malheurs.

En parlant ainsi il était descendu péniblement de son cheval, qui soulagé d'autant, ne refusa pas de se mouvoir. L'étranger le prit par la bride et s'avança lentement vers l'habitation.

Arrivé à la grande porte, le vieillard parut surpris de trouver fermée la grille extérieure. Cette circonstance, légère en apparence, le projeta dans de nouvelles hésitations. Il réfléchit une demi-minute environ avant de sonner, et dans cet intervalle une courte conversation qui avait lieu dans l'intérieur du pavillon réservé, se fit entendre au-dessus de sa tête.

—Ma tante, demanda une voix douce et in-

quiète, je viens d'entendre du bruit ! n'est-ce pas lui qui rentre enfin ?

—Eh ! non, ma chère, répondit une autre voix grondeuse et désagréable ; vous savez qu'il est sorti à pied, et la personne qui vient d'arriver est à cheval.

Bien que ces deux voix fussent également inconnues au voyageur, la nécessité où il se trouvait ne lui permettait pas de passer outre, et au risque d'un mauvais accueil, il se décida à sonner. Presque au même instant un domestique en livrée vint ouvrir la grille.

—M. Flechet, l'intendant, est-il à la Pommerie ? demanda le vieillard un peu embarrassé à la vue de ce nouveau visage.

—Non, monsieur, répondit le domestique ; M. l'intendant, depuis l'arrivée de madame, est allé loger chez le notaire, à Saint-Florent.

—Quoi ! dit l'étranger avec le plus grand étonnement, les maîtres de la Pommerie seraient-ils ici ?

—Depuis plus d'un mois, monsieur.

Une véritable consternation se peignit sur les traits malades de l'inconnu. Il se retourna comme pour s'éloigner ; puis, revenant encore, il dit au domestique qui attendait en silence :

—Eh bien, mon ami, si madame de Francheville est ici, voudriez-vous lui dire qu'un ami, une connaissance de son intendant, sollicite la faveur de se reposer un moment dans la maison. J'ai encore du chemin à faire, et mon cheval est aussi faible et aussi fatigué que moi.

Le domestique allait s'éloigner pour transmettre cette demande à sa maîtresse, mais il n'en eut pas le temps. Une jeune femme, pâle et souffrante, en élégant négligé et la tête nue, était debout sur le petit perron qui conduisait à l'un des pavillons et avait tout entendu. C'était Mme de Francheville.

—Monsieur, dit-elle à l'étranger d'un air gracieux, bien que M. Flechet ne soit pas ici, vous n'en êtes pas moins le bien-venu dans cette maison. Hubert, continua-t-elle en s'adressant au domestique, donnez l'ordre qu'on prépare une chambre et conduisez le cheval à l'écurie.

Le vieillard remercia avec politesse et remit à Hubert la bride du cheval et son lourd manteau de voyage.

—En attendant que votre chambre soit prête, monsieur, reprit Mme de Francheville, vendriez-vous me faire l'honneur de vous reposer un moment dans ce pavillon ? Vous semblez bien fatigué !

Le vieillard ne pouvait refuser l'invitation d'une si aimable hôtesse : il se mit donc en devoir de monter les marches du perron pour arriver jusqu'à elle ; mais là ses forces le trahirent, et il fut obligé de s'appuyer contre la balustrade de bronze, après avoir fait un pas.—